

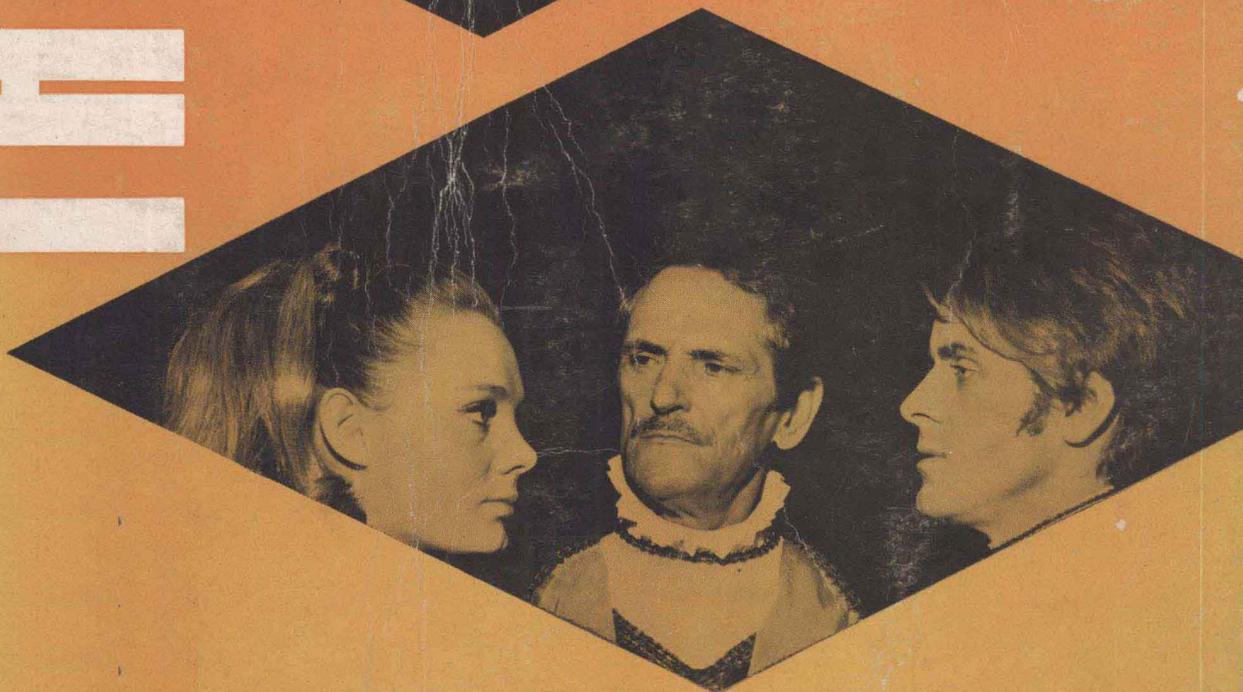
l'Avant-Scène

bi-mensuel n° 364 15 septembre 1966

AGNÈS BERNAUER

FRIEDRICH HEBBEL
PIERRE SABATIER
THIERRY MAULNIER

HEBEL



l'Avant-Scène
bi-mensuel n° 364 15 septembre 1966

AGNÈS BERNAUER

**FRIEDRICH HEBBEL
PIERRE SABATIER
THIERRY MAULNIER**

THEATRE





FESTIVAL D'AVIGNON

Le Théâtre de la Cité de Villaurbanne a offert au public du XX^e Festival, un monumental « Richard III », de Shakespeare, conçu et dirigé par Roger Planchon, avec Michel Auclair, inquiétant Richard III, et Jean Leuvrais, remarquable Buckingham.

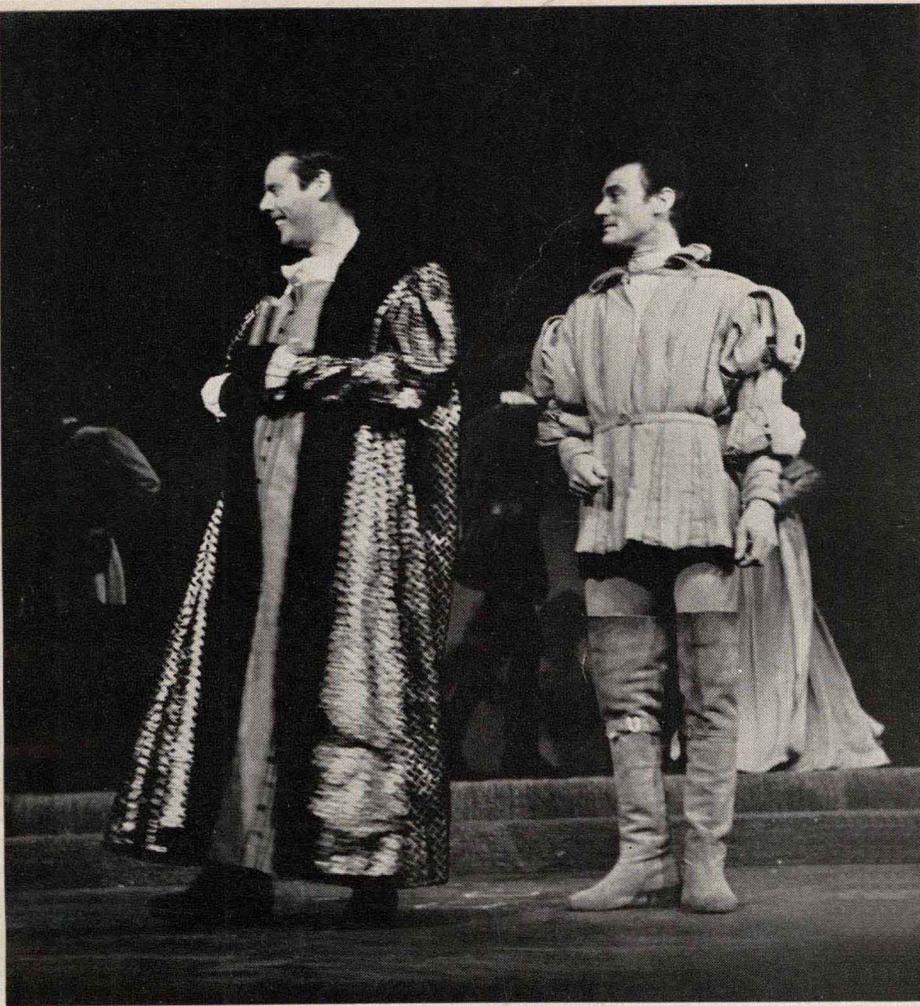
3, 5

Etrang

AGNÈS BERNAUER

Page précédente :

Michel Ruhl (*Albert*), Corinne Marchand (*Agnès*), Jacques Dumesnil (*Le Duc Ernest*), lors de la création de « *AGNÈS BERNAUER* » au Théâtre de France.



VIEUX-COLOMBIER

Jean-Claude Barbier,
Gérard Cœurdevey.

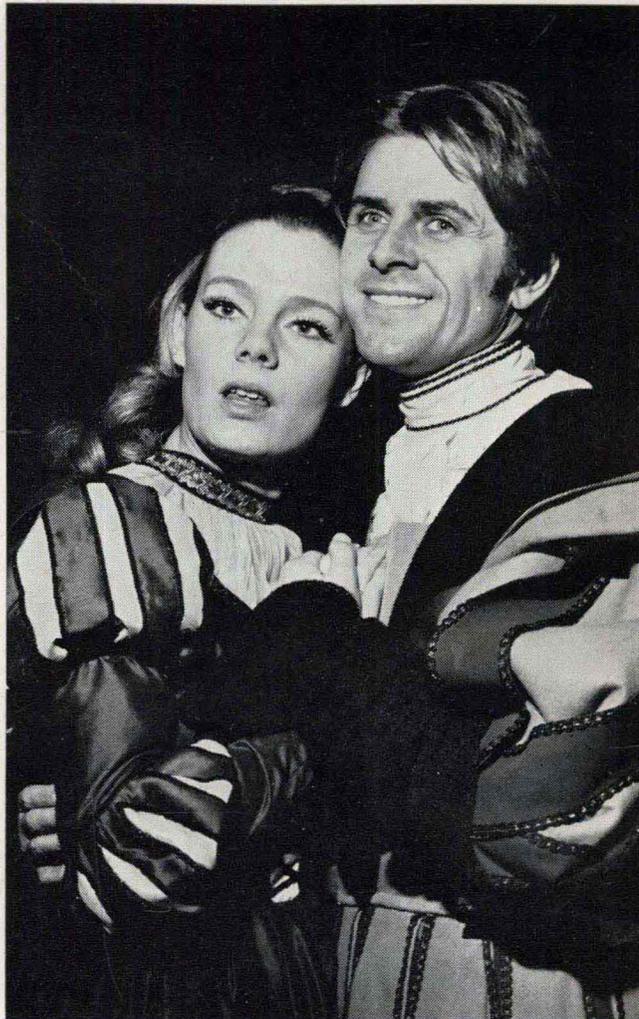
LE BOURGMESTRE : Oui, Seigneur chevalier, une compagnie bien mélangée.

VIEUX-COLOMBIER

Michel Le Royer, Tania Torrens,
Jean-Claude Barbier,
Gérard Cœurdevey,
Raffaële Minnaret.

ALBERT : Agnès, je ne t'étais donc pas indifférent





THEATRE DE FRANCE

Michel Ruhl, Corinne Marchand, Jean Thouvenin.

GASPARD : Mon enfant, il me faut te bénir, car tu suis la loi de Dieu. Qu'il soit donc avec toi.

VIEUX-COLOMBIER

Tania Torrens, Michel Le Royer.

AGNÈS : Tant que Dieu sera seul à savoir, nous n'aurons rien à craindre des menaces que je pressens.

←

VIEUX-COLOMBIER

Michel Le Royer, Jean Thouvenin, Tania Torrens.

GASPARD : Craignez-vous sans cela d'être oublié de lui ?

Page suivante, de gauche à droite :

VIEUX-COLOMBIER

Michel Le Royer, Tania Torrens.

ALBERT : Agnès, ma joie n'est que l'annonce d'une plus grande joie... C'est seulement aujourd'hui que je sais pourquoi, nous autres hommes, nous sommes immortels.

THEATRE DE FRANCE

Corinne Marchand, Michel Ruhl.

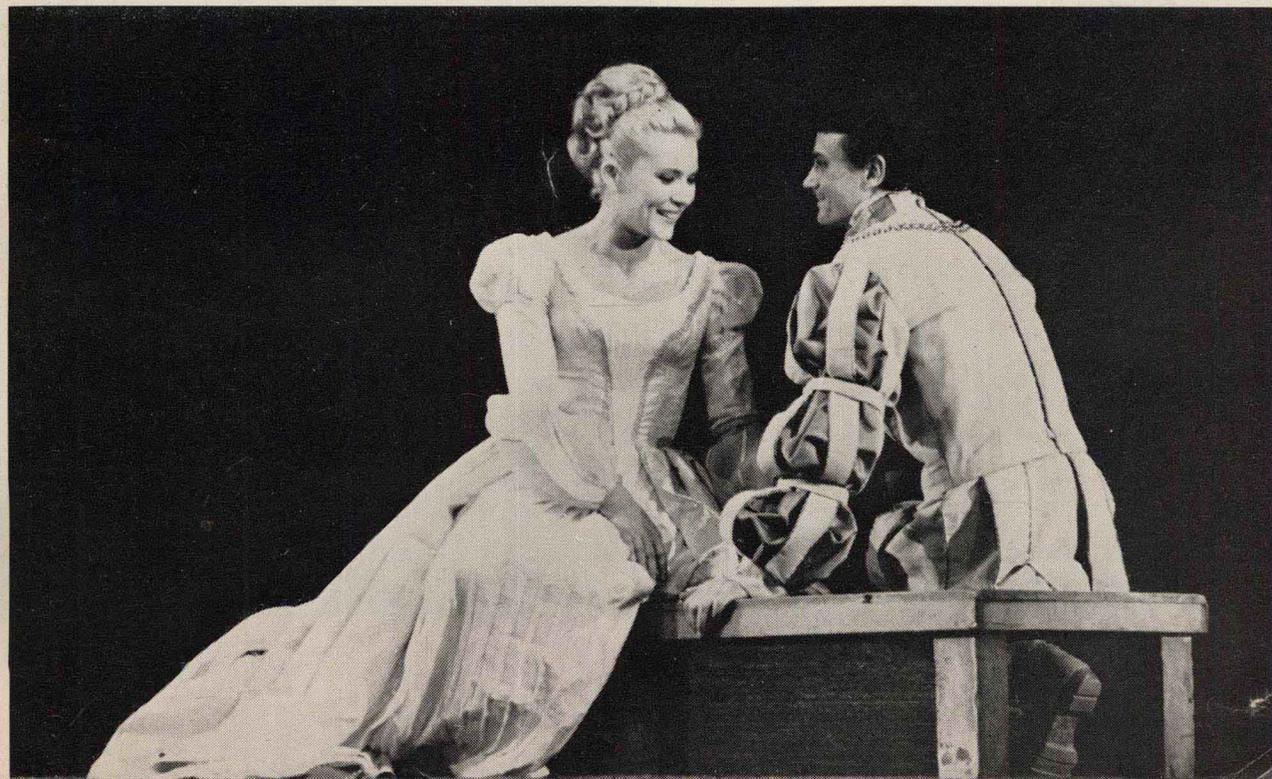
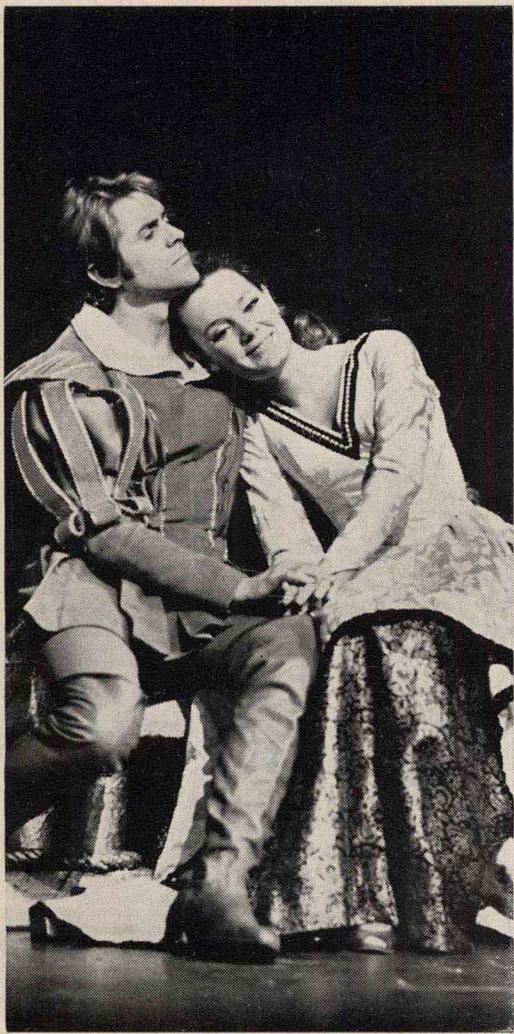
ALBERT : Regarde, Agnès !

THEATRE DE FRANCE

Corinne Marchand, Michel Ruhl.

AGNÈS : Je ne suis plus intimidée... Je sais poser des questions, faire signe de la tête et même refuser... presque comme une vraie duchesse.

(Photos Bernard)





VIEUX-COLOMBIER

Tania Torrens.

AGNÈS : Dieu, viendrez-vous à mon secours ?

(Photo Bernard)

ODEON-

THEATRE DE FRANCE

(DIRECTION RENAUD-BARRAULT)

PIECE EN TROIS ACTES

DE FRIEDRICH HEBBEL

TEXTE FRANÇAIS DE PIERRE SABATIER

ET DE THIERRY MAULNIER,

DE L'ACADEMIE FRANÇAISE

MISE EN SCENE DE MARCELLE TASSENCOURT

MUSIQUE DE PIERRE JANSEN

CREATION AU THEATRE DE FRANCE

LE 13 JUIN 1965

REPRISE AU VIEUX-COLOMBIER

LE 28 FEVRIER 1966

© P. SABATIER - THIERRY MAULNIER 1966

AGNÈS BERNAUER

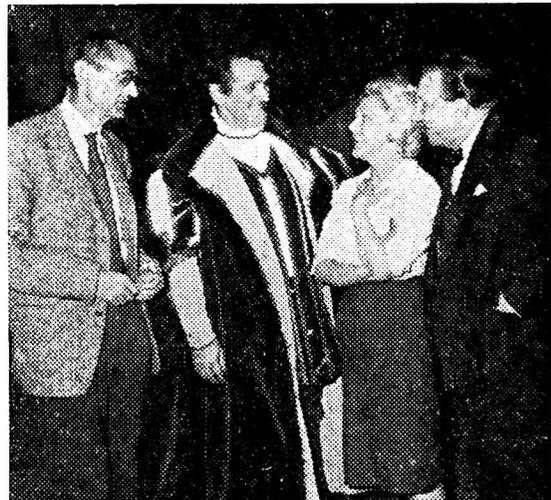
DISTRIBUTION :

par ordre d'entrée en scène

Le bourgmestre	Jean-Claude Barbier
Nothaft de Wernberg	Gérard Cœurdevey
Frauenhoven	Claude Sandoz
Törting	Alain Robert (1)
Prince Albert de Bavière	Michel Ruhl (1)
Gaspard Bernauer	Jean Thouvenin
Agnès Bernauer	Corinne Marchand (1)
Juliana Pättinger	Rafaële Minnaërt
Theobald	Philippe Quercy
Le Duc Ernest	Jacques Dumesnil
Le Chancelier Preising	Jacques Ardouin
Le Maréchal de Pappenheim	Michell Peyrelon
Le gardien	René Soulivet (1)
Le héraut	Michel Chabasse

(1) Ces rôles ont été repris au Vieux-Colombier par :

Pierre Bonnet
Michel Le Royer
Tania Torrens
Michel Lacombe



De gauche à droite : Thierry Maulnier, Jacques Dumesnil, Marcelle Tassencourt, Pierre Sabatier.

LE CHEF-D'ŒUVRE DE FRIEDRICH HEBBEL

par *Thierry Maulnier*

de l'Académie Française

Agnès Bernauer, considérée en Allemagne comme le chef-d'œuvre de Friedrich Hebbel, l'auteur de la **Judith** qui fut présentée au public français, avec un grand succès, au cours de la dernière saison, ressemble curieusement, par son sujet, à **La Reine morte** d'Henry de Montherlant.

En respectant dans ses grandes lignes, l'histoire de la petite plébéienne d'Augsbourg, victime de la raison d'Etat, le dramaturge allemand a voulu mettre en scène le conflit des deux forces qui, à ses yeux, sont tragiques par excellence, parce qu'elles comportent l'une et l'autre un malheur qui leur est pour ainsi dire inhérent, la beauté et le pouvoir.

Le jeune et brillant Albert de Wittelsbach, fils du duc régnant de Bavière, rencontre dans l'Augsbourg des débuts de la Renaissance, la radieuse fille du barbier-apothicaire Bernauer. Il est fasciné par elle comme elle est fascinée par lui. L'amour entre eux est instantané, définitif, irrémédiable comme entre Juliette et Roméo, et, comme Juliette et Roméo, ils s'épousent secrètement. Mais ce n'est pas la haine des familles qui va prendre pour eux forme de fatalité, c'est l'inégalité des conditions et le problème dynastique. Le duc Ernest, le père d'Albert, ne peut accepter une union qui exclut les descendants de son fils du droit à la couronne, et, en faisant de la succession tombée en déshérence l'objet des convoitises rivales, vouer le peuple bavarois à l'invasion et à l'anarchie. Il déchoit donc de ses droits son fils, et désigne comme son héritier un neveu, un enfant débile et infirme. Mais deux ans plus tard, cet enfant meurt, et le problème se pose de nouveau. Obtenir d'Albert et d'Agnès qu'ils se séparent est impossible. Il n'y a plus qu'une solution, ou du moins Ernest n'en voit plus qu'une : supprimer la cause du trouble et du péril. Agnès sera enlevée par surprise, condamnée comme sorcière et jetée dans le Danube.

Mais Ernest précipite ainsi les malheurs qu'il avait cru éviter. Son fils entre en révolte contre lui, et envahit la Bavière comme un fou furieux, en brûlant et en tuant tout sur son passage. Il fait prisonnier son père qui a tenté de l'arrêter. Alors s'ouvre entre le père et le fils un débat admirable dont le thème est la grandeur et la servitude du pouvoir, et où le vieux duc, dédaignant de plaider pour sa propre vie, démontre à son fils qu'il est en train de se venger non sur les coupables, mais sur les frères de celle qu'il pleure, et qui a été la **plus pure victime de la Nécessité** ».

Hebbel a mis autant de poésie et de tendresse dans la peinture des amours de la trop belle Agnès et de son prince charmant, que de puissante et rude humanité dans la figure dominatrice du duc Ernest, serviteur et victime de la dure loi du monde.

AGNÈS BERNAUER

(TEXTE INTEGRAL)

L'action se situe en Bavière de 1433 à 1435.

acte 1

premier tableau

Dans la grande salle de la maison de danse d'Augsbourg, décorée des bannières des corporations et des armoiries des grandes familles patriciennes.

Le bourgmestre est en train de parler au chevalier Nothaft de Wernberg.

LE BOURGMESTRE. Oui, Seigneur Chevalier, une compagnie bien mélangée. Depuis cette maudite soirée de Sainte-Catherine, où il a fallu nous résigner à laisser entrer les gens de peu au Conseil, perles et pois sont dans le même sac. Le duc Albert aura du mal à faire le tri, s'il consent à venir, ce qui me surprendrait.

NOTHAFT DE WERNBERG. Vous n'avez pas encore pu vous y habituer ? C'est de l'histoire ancienne.

LE BOURGMESTRE. Assez ancienne pour que nous ayons tout à fait perdu l'espoir d'un retour au bon vieux temps. Regardez ce gros-là ? C'est le chef de la corporation des boulangers. C'est lui qui a fait les honneurs de la ville ! Voyez-le saluer un invité. C'est tout juste s'il ne lui défonce pas l'estomac avec sa grosse tête de taureau, et quand il fait sa révérence, on tremble pour les tibias de celui qui est derrière lui. Qu'en dites-vous ? Un cheval qui rue ! Et c'est à cela que vous voulez qu'on s'habitue !

NOTHAFT. C'était à vous de vous défendre.

LE BOURGMESTRE. Nous avons été pris de court. L'Empereur et l'Empire ont contresigné les damnés statuts que les corporations nous avaient arrachés, sans nous laisser le temps de nous retourner. Nous avons eu assez de mal pour ne pas nous laisser annexer nous-mêmes par les bouchers et les gantiers et pour éviter d'avoir à changer nos vieux noms contre de nouveaux. Car c'est cela qu'ils voulaient.

scène 2

Frauenhoven et Törring arrivent.

FRAUENHOVEN. Voilà le bourgmestre ! Il pourra nous le dire ! *(Il s'approche.)* Est-il vrai, comme on le raconte dans tout l'Empire, qu'à Augsbourg

la nature du sol est telle qu'on n'y trouve pas de rats ?

LE BOURGMESTRE. C'est la vérité pure ! Il n'y a pas trace chez nous de ces sales bêtes. Il en était déjà ainsi au temps de Drusus.

TÖRRING. Curieux !

(Trompettes.)

scène 3

LES MEMES, ALBERT

LE BOURGMESTRE. Son Altesse le Duc !

(Le bourgmestre va vers la porte pour accueillir le Duc Albert et s'incliner. Mais celui-ci répond à peine au salut du malheureux magistrat et s'adresse à Frauenhoven, à Törring et à Nothaft qui est venu les rejoindre.)

ALBERT. Vous voilà !

FRAUENHOVEN. Altesse, nous avons cherché tout l'après-midi !

ALBERT. Et trouvé, j'espère !..

NOTHAFT. A l'instant même !

ALBERT. Tu veux dire que tu m'as trouvé, moi ? Le bel exploit ! Je te félicite.

FRAUENHOVEN. Je suis allé à la découverte seul de mon côté..

ALBERT. Et tu as été plus heureux que moi ? Tu as trouvé sa trace ?

FRAUENHOVEN. Oui !

ALBERT. Que n'ai-je pu te rencontrer plus tôt ?

FRAUENHOVEN. La jeune fille.. Oh ! vous aviez raison. C'est à se demander où nous avions les yeux.

ALBERT. Tu l'aimes, toi aussi ?

FRAUENHOVEN. Comment ne pas l'aimer ?

ALBERT. Frauenhoven, c'est un grand malheur. Je suis d'accord avec toi, tu ne peux faire autrement. Il serait fou d'exiger de ma part que tu cesses de l'aimer. Là finit le droit du suzerain. Mais c'est là aussi que finit l'amitié, là commence la lutte pour la vie et la mort, là il faut décider dans quelles veines restera la dernière goutte de sang. Tu souris ? Ne souris pas. Si tu ne sens pas cela comme moi, tu n'es pas digne de la regarder.

FRAUENHOVEN. Ses yeux, des diamants noirs. Ce cou si fier, auquel on voudrait faire un collier de ses bras. Ces cheveux couleur de châtaigne...

ALBERT. Tu es fou. Ce sont des cheveux d'or qui se bouclent sur ses tempes. Jamais une nuque ne s'est inclinée plus modestement, et ses yeux... Ils ne peuvent pas être noirs! Non, non! Leur éclat m'a blessé comme la lumière de la mer, étrange et miraculeuse, qui jaillit comme l'éclair du doux élément bleu et comme l'éclair s'évanouit.

FRAUENHOVEN. Mon gracieux Seigneur, je ne l'ai jamais vue. L'endroit où nous nous trouvons incite à la bonne humeur. Je plaisantais. Pardonnez-moi.

ALBERT. Hé bien, fuis. Fuyez tous, pour que les choses ne deviennent pas sérieuses, terriblement sérieuses, car, je vous le dis, personne ne peut la voir autrement qu'au péril de sa vie.

(Agnès paraît, accompagnée de son père et de Knippel Dellinger.)

ALBERT, avec enthousiasme. Je vous pardonne. La voilà.

NOTHAFT. Vous aviez raison!

FRAUENHOVEN. Merveilleuse!

TÖRRING. L'Ange d'Augsbourg, c'est vrai. Elle est avec son père.

ALBERT. Tu la connais?

TÖRRING. L'Ange d'Augsbourg. C'est le nom qu'on lui donne ici. Elle est la fille du barbier Bernauer. Nous l'avons vue dans la boutique en allant nous faire tailler la barbe, Nothaft et moi.

NOTHAFT. C'est exact.

TÖRRING. Voyez-vous? (Il montre sa barbe.) C'est un habile homme. Vous pourriez recourir, vous aussi, à ses services, Altesse. (Dans un long silence, Albert et Agnès se regardent. Puis Törting s'avance vers Bernauer et sa fille.) Bonsoir, Maître. Une chance pour nous de vous revoir ce soir.

GASPARD BERNAUER. Un grand honneur pour moi. (Il s'incline devant Törting et son compagnon. Le duc Albert s'avance alors vers Agnès.)

ALBERT. Jeune fille, pourquoi n'est-ce pas vous qui, dans les tournois, distribuez les récompenses? Tout ce qui passe par vos mains est plus noble que l'or, plus précieux que le plus précieux diamant, quand ce ne serait qu'un humble rameau de verdure arraché au prochain buisson.

GASPARD BERNAUER. Mon gracieux Seigneur, ma fille n'est pas habituée à de tels compliments. Interrogez-la sur les sept commandements de notre religion très sainte, et elle saura vous répondre.

AGNÈS. Le Duc de Bavière pense au compliment qu'il doit adresser à sa fiancée et il en fait l'épreuve sur la fille d'un simple bourgeois d'Augsbourg.

GASPARD BERNAUER. Bien parlé, Agnès. Mais tu n'as pas pleine liberté pour répondre. Remercie donc Son Altesse princière pour sa bienveillance et viens.

ALBERT. Pourquoi ce mouvement d'humeur, vieil homme? A peine ai-je pu goûter la douceur de sa voix. Les vingt-quatre lettres ne sont pas encore sorties de ses lèvres. Ah! je pourrais lui demander: prononce ce mot, et cet autre, et cet autre, non pas pour le sens, mais pour connaître quelle musique lui est donnée par ta bouche. (A Gaspard Bernauer.) Vous partez? Alors, vous permettrez que je vous accompagne. Vous sépareriez plutôt votre ombre de vos pas que moi-même.

GASPARD. Je serais mal vu de vos pairs.

TÖRRING, saisissant Gaspard Bernauer par le bras. Le Duc de Bavière n'a pas ici de pairs.

(Il l'emmène tandis que Nothaft de Wernberg les suit, ayant à son côté Knippel Dellinger. Agnès reste en face du Duc Albert, qui lui parle à mi-voix.)

ALBERT. Jeune fille, je ne me suis pas trompé, ce matin, pendant le tournoi, tu me regardais. Ce regard était-il pour moi ou pour le panache vénitien de mon casque?

AGNÈS. Monseigneur, je tremblais pour vous. En courant à votre adversaire, vous ne me quittiez pas des yeux. S'il vous était arrivé malheur!

ALBERT. Je ne t'étais donc pas indifférent?

(Ils se perdent vers le fond. Le bourgmestre Nordlinger arrive avec une jeune fille et se heurte à Nothaft escorté de Knippel Dellinger. Il l'aborde.)

LE BOURGMESTRE. Seigneur Chevalier..., ma cousine, Juliana Pättinger... Quand elle était une petite fille de quatre ans, elle a eu l'honneur d'adresser à Sa Majesté l'Empereur, au nom du Conseil... Un petit compliment en latin... Je souhaiterais l'introduire auprès de Son Altesse...

(La jeune fille esquisse une révérence.)

NOTHAFT, assez rudement. Plus tard, monsieur le Bourgmestre, plus tard! Le Duc a été si chaleureusement accueilli par les bourgeois de votre ville.. Ils en ont presque perdu la voix... Et, vous voyez, il se montre reconnaissant...

(Ils sortent. Albert revient avec Agnès.)

ALBERT. A ton tour maintenant? Parle. N'as-tu rien à me dire?

AGNÈS. Il me semble que la voix d'un violon s'élève pour moi doucement et que je l'écoute et que je rêve.

ALBERT. Je veux savoir si tu peux m'aimer.

AGNÈS. Demandez-le à la fille d'un prince, non à moi.

ALBERT. Oh! Réponds-moi!

AGNÈS. Epargnez-moi, ou bien demandez-moi ce qu'on peut demander à une pauvre fille du peuple que menace le plus grand des dangers.

ALBERT. Ces paroles...

AGNÈS. Ne cherchez pas à les comprendre, je vous en supplie. Ne prenez pas une main que vous voyez se serrer sur un cœur.

GASPARD BERNAUER, qui a suivi avec Törting et cherche à se rapprocher d'Agnès. A demain, Monsieur le Comte, à demain!

(Knippel Dellinger est là aussi, avec Gaspard, Törting et Nothaft.)

ALBERT. Agnès, ne comprends-tu pas que je t'aime?

GASPARD BERNAUER, intervenant. Viens, mon enfant. Toi aussi, tu as un honneur.

ALBERT, lui barrant le chemin. Je l'aime. Je ne le lui aurais jamais dit, si ce n'avait été pour dire aussi que je lui demande sa main.

FRAUENHOVEN. Albert! Connais-tu ton père?

NOTHAFT. Mon gracieux Seigneur!

TÖRRING. Songez à l'Empereur et à l'Empire. Vous êtes un Wittelsbach. Je ne le dis que pour vous le remettre en mémoire.

ALBERT. Hé bien, bonhomme ? As-tu encore des craintes pour ton honneur ?

GASPARD BERNAUER. Non, mon gracieux Seigneur. Mais... il y a cinquante ans elle n'aurait même pas pu paraître à un tournoi sans recevoir le fouet, car on comptait encore parmi les métiers déshonorants celui de l'homme qui remet en place les os des chevaliers et soigne leurs blessures. Je ne le dis que pour vous le remettre aussi en mémoire.

ALBERT. Et dans cinquante ans tout ange qui lui ressemblera aura droit à un trône sur cette terre, quand même il aurait eu pour père un de ceux qui doivent se courber devant toi et te baiser la main. Mon exemple aura fait loi.

FRAUENHOVEN. Il est fou ! (A Albert.) Je vous en supplie, Monseigneur, pas un mot de plus ici, pas un mot de plus aujourd'hui. L'assemblée est en éveil. On vous entend. Que du moins ceci reste secret !

ALBERT, feint de ne pas avoir entendu et s'adresse à Gaspard. Puis-je venir vous voir demain ?

GASPARD BERNAUER. Si je vous répondais non, à quoi cela m'avancerait-il ?

ALBERT. Agnès ?

AGNÈS. Qui donc m'a crié ce matin : Va dans un cloître ! Il me semble que je vois maintenant un doigt, qui me commande d'y entrer.

ALBERT. Tu chancelles ? Appuie-toi sur moi, et quand l'univers s'écroulerait, tu resteras debout !

GASPARD BERNAUER. Mon Gracieux Seigneur, permettez-nous de prendre congé.

(Il sort avec Agnès et Knippel Dellinger.)

ALBERT. Je vais avec vous...

FRAUENHOVEN. Pas un pas de plus ! Dans son intérêt, sinon dans le tien !

ALBERT. Tu as peut-être raison.

FRAUENHOVEN. Parle maintenant aussi aux autres ! Parle à tout le monde ! Et longtemps, je t'en prie, longtemps !

ALBERT. J'aurais eu tant de joie à entendre encore une fois mon nom sur ses lèvres ! Mais... qui donc pourrait vouloir fêter Noël, Pâques et la Pentecôte en un seul jour ? (Il se mêle aux autres invités. Le bourgmestre arrive à sa rencontre avec sa nièce.) Mon cher Bourgmestre, je ne saurais vous dire à quel point l'accueil de votre ville d'Augsbourg me remplit de joie... (Il l'entraîne.)

RIDEAU

CINEMA

ANTHOLOGIE DU CINEMA

Tome I

EISENSTEIN par Rostislav Yourenev.
DOVJENKO par L. et J. Schnitzer.
FLAHERTY par Marcel Martin.
GRIFFITH par Jean Mitry.
INCE par Jean Mitry.
KORDA par Peter Cowie.
LAUREL ET HARDY
par J. P. Coursodon.
MURNAU par Jean Domarchi.
OPHULS par Claude Beylie.
SJÖSTRÖM par
Bengt Idestam-Almquist.

556 pages - papier couché - 300 photos -
La plus complète des encyclopédies (tirage
limité).

38 F

EDITIONS DE "L'AVANT-SCENE"

C. I. B.

THEATRE

LE THEATRE D'AUJOURD'HUI DE A JUSQU'A Z

par
Paul-Louis Mignon

Plus de cent portraits
biographiques, critiques
et anecdotiques
d'auteurs, acteurs,
metteurs en scène
et décorateurs.

336 pages - in 16° Jésus - 64 photos

30 F

EDITIONS DE "L'AVANT-SCENE"

EDITIONS MICHEL BRIENT

premier tableau

Une salle d'auberge, de très bonne heure le lendemain matin.

Nothaft, Törring et Frauenhoven sont attablés dans la salle encore déserte.

NOTHAFT. Cela devient sérieux.

TÖRRING. Très sérieux. Le trône de Bavière n'a qu'un héritier.

FRAUENHOVEN. Tu oublies que le Duc Guillaume a un fils, lui aussi.

TÖRRING. Un fils de quatre ans, débile et malingre. N'avez-vous jamais vu cet avorton ? Je sais ce que je dis. La descendance des Wittelsbach de Munich, c'est un seul homme. Si nous ne parvenons pas à détourner Albert de la folie qu'il s'est mise en tête, ses enfants ne seront même pas d'un rang égal aux nôtres. Que se passera-t-il alors ? La Bavière est déjà partagée en trois morceaux, comme une omelette pour laquelle trois affamés se seraient battus. Doit-elle disparaître tout à fait ? C'est ce qui arrivera si nous ne pouvons pas empêcher ce malheur.

NOTHAFT. C'est la vérité ! De tous les côtés ses prétendants surgiront en armes, suivis de leurs bandes, arborant à la pointe de leurs lances des parchemins moisis, à la hampe de leurs bannières des traits poussiéreux et lorsqu'ils se seront suffisamment battus et massacrés, c'est l'Empereur qui les mettra d'accord. Car pendant que les ours s'entre-déchièrent, l'aigle fond sur la proie.

TÖRRING. Il faut empêcher cela.

FRAUENHOVEN. Oui, mais comment ? Songez-y. Il y a dans ses veines autant de sang italien que de sang allemand et peut-être quelques gouttes de plus. C'est la mère qui est la plus forte en lui, et si vous ne parvenez pas à lui changer les yeux, à lui faire paraître beau ce qui est laid et laid ce qui est beau, vous ne le convaincrez pas. Si vous l'aviez entendu cette nuit, sur le chemin du retour ! D'ailleurs, comment lui donner tort ? Je dois avouer que je n'avais jamais vu un être aussi beau avant de venir à Augsburg !

TÖRRING. Me croyez-vous assez fou pour essayer d'éteindre le feu ? Dieu m'en garde ! Il peut brûler, être réduit en cendres, que m'importe ! Je veux seulement que cet incendie soit alimenté à meilleur compte qu'avec des trônes et des couronnes. Par le diable, Albert est digne, lui aussi, d'une telle beauté ! Laissez-moi faire. Nous avons en face de nous des gens honnêtes et raisonnables. Le père Bernauer avait hier soir la mine aussi ravie que si l'Archange Saint Michel lui avait demandé d'épouser sa fille. Et elle, on aurait cru qu'elle allait s'envoler, alors qu'on ne l'invitait qu'à un tour de danse. Soyez tranquille, je vais tout arranger. *(Il sort.)*

FRAUENHOVEN. Il se trompe. Sur le père et sur la fille, et sur le Duc !

NOTHAFT. Il nous faut essayer de le ramener à la raison.

FRAUENHOVEN. Emprunte la trompette du Jugement Dernier, si tu peux, et essaie de te faire entendre de lui ! Je m'estimerai content, pour moi, si la chose peut rester quelque temps secrète. Ne l'oublie pas, il a été élevé à Prague, à la cour indolente de Venceslas, et ce qui a été enraciné en lui là-bas, par les violes et par les flûtes, Dieu lui-même ne l'arrachera pas.

(Arrive Albert.)

ALBERT. Hé bien, mes amis ? Que dites-vous de ce matin, qui fait à la terre une robe d'or ? Pouvaient-on en souhaiter un plus beau ? Mais quelle tête faites-vous là, à croire que vous allez à l'instant monter à l'assaut, et que vous êtes en train de ruminer vos dernières volontés.

NOTHAFT. Dans la circonstance dont vous parlez, j'espère que je ferais meilleure figure, bien que je n'aie plus, comme vous, un père susceptible de me tirer d'embarras quand les choses tournent mal.

ALBERT. C'est vrai, j'ai sur vous un avantage. Je puis courageusement sauter dans la gueule de la mort, comme la souris dans celle du lion. Entre la mâchoire et le gosier, le cher auteur de mes jours trouverait encore moyen de me tirer d'affaire.

NOTHAFT. Vous en avez fait l'heureuse expérience à Alling. Si votre père ne s'était pas trouvé là...

ALBERT. Mon premier combat aurait été le dernier et je n'aurais jamais entendu l'aimable son des trompettes de la victoire. Que dis-je ? Je n'aurais jamais vu Agnès...

NOTHAFT. Agnès ?

ALBERT. Oh ! Rien que pour cela, je lui dois ma reconnaissance, une reconnaissance plus grande que celle de n'importe quel fils, pour n'importe quel père !

NOTHAFT. C'est cela que vous éprouvez.

ALBERT. Cela absolument, depuis hier. Ces yeux que je voudrais maintenant fermer sur leur vision, comme on ferme la bouche sur le goût de la cerise... Sans lui, ils auraient été depuis longtemps scellés par la mort, et couverts par le sable. Un miroir brisé avant d'avoir pu recevoir l'image pour laquelle il était fait, et ce cœur... Que vous dire de plus ? Un jour viendra où vous pourrez me comprendre, un jour où il vous semblera, à vous aussi, que des millions de lèvres s'entrouvrent en vous pour boire à d'autres lèvres, où vous ne saurez plus si la vague où vous chavirez est de douleur ou de joie, où vous sentirez votre poitrine se briser, et où vous crierez au milieu de votre doute : oui, c'est la joie, oui, c'est la joie, la joie ! Et ce mot obscur, comme moi, enfin compris d'un seul coup dans un vertige entre la vie et la mort, vous le modélerez de votre dernier soupir... Oui ! Alors, oui ! Pas avant !

NOTHAFT. Mon Gracieux Seigneur, une prière !

ALBERT. Quoi donc ?

NOTHAFT. Revoyez un instant seulement votre père...

ALBERT. Alors ?

NOTHAFT. Revoyez exactement son visage, lorsqu'en face d'une requête qu'on lui adresse, il va non seulement la rejeter, mais la faire rentrer dans la gorge du quémendeur, venu pour obtenir des poires sucrées, et réduit à l'espoir de s'en tirer avec des coups de bâton.

ALBERT. Oui. Hé bien ?

NOTHAFT. Vous le voyez ? Alors, je vous le demande, pourriez-vous répéter devant lui ce que vous venez de dire de la vague et du miroir, de la vie et de la mort, de la douleur et de la joie ?

ALBERT. Devant lui ? Oui ! J'ai eu une mère ! Devant vous ? Pas pour un empire !

NOTHAFT. Votre mère était une princesse de Milan.

ALBERT. Même si elle n'avait pas été une princesse de Milan, elle serait devenue ma mère. Elle était le modèle des femmes. Cela aurait suffi.

NOTHAFT. J'en doute ! Mais s'il en avait été ainsi, rien ne vous empêcherait aujourd'hui de vous unir avec l'Ange d'Augsbourg, car il ne serait pas question pour vous de monter sur le trône de Bavière.

ALBERT. A mon tour de douter. Qui sait ce qu'il adviendrait si je faisais appel à mon peuple, si je lui disais : Voyez, je ne suis pas jugé digne de régner parce que mon père a élevé jusqu'à lui une de vos filles, une fille qui peut lui dire à l'oreille ce dont vous avez besoin. Je ne suis pas jugé digne de régner sur vous parce que je suis des vôtres, parce que ma mère a mis en moi la ressemblance qui me porte vers vous, parce que je vous comprends avant que vous n'ayez ouvert la bouche, parce que mon sang me commande d'être avec vous ! Je ne suis pas jugé digne de régner sur vous parce que je suis votre frère ! Que feront nos vieux et fidèles Bavares si un jour mon fils les rassemble sous un chêne selon la tradition des ancêtres, et leur tient ce langage ? Qui sait si alors le dernier des paysans ne se changera pas en chevalier, si la faux ne sonnera pas contre l'épée et si tout l'empire allemand ne chancellera pas sur ses bases et si dans le tombeau d'Aix-la-Chapelle, la couronne ne tremblera pas sur la tête de Charlemagne ?

NOTHAFT. Mon Gracieux Seigneur, ne doutez pas de moi. Nothaft de Wernberg ne peut vous conseiller de marcher à l'abîme, mais si vous vous y jetez, il s'y lancera après vous.

ALBERT. C'est bien parler ! Allons ! Suivez-moi !
(Ils sortent.)

deuxième tableau

Dans la boutique de Gaspard Bernauer, Agnès est seule avec son père.

AGNÈS. Ici, mon père ?

GASPARD. Ici, ma fille. Nous l'attendrons ici. Nulle part ailleurs. Qu'éprouves-tu ? Autre chose qu'un jour ordinaire, lorsque tu ouvres les yeux n'est-il pas vrai ? Oui, bien sûr, c'est naturel. L'angoisse, ou la coquetterie, font que les jeunes filles hésitent sur le seuil de la porte, alors que le fiancé leur tend les bras et que depuis longtemps elles brûlent de s'y jeter.

AGNÈS. Ainsi, votre décision est prise ?

GASPARD. Comment faire autrement ? Cela ne dépend plus que de toi. De lui, je peux répondre.

AGNÈS. Oui ?

GASPARD. Une âme droite, loyale... Je sais ce que tu ressens. J'ai senti moi-même cette fièvre, il y a bien longtemps, hélas ! (Il sort de sa poche le petit collier d'or d'Agnès.) Ton collier... Tu l'avais perdu dans la rue. Théobald l'a trouvé et me l'a rapporté.

AGNÈS. Théobald ?

GASPARD. Oui ! Tu ne l'avais pas vu, toi non plus ? Qu'en dis-tu ? Depuis que les soudards de l'Empire rôdent dans nos rues, ce grand dadais nous suit en secret chaque soir quand nous quittons la maison, et nous attend pour notre retour en cas de mauvaise rencontre. Jamais il ne s'est montré

et si je le sais maintenant, c'est parce qu'il a trouvé ton collier. Un brave garçon !

AGNÈS. Je suis heureuse pour vous qu'il vous soit si dévoué.

GASPARD. C'est pour toi qu'il fait cela.

AGNÈS. Pour moi ?

GASPARD. N'as-tu donc pas deviné ce qu'il n'a jamais osé te dire ? Hé bien, la meilleure réponse que tu puisses faire à cette tête folle de duc, c'est de lui annoncer, quand il viendra, ton mariage avec Théobald. Oui, faisons cela ce matin même, tout de suite. Tu lui dois bien cela, pour avoir trouvé le collier !

AGNÈS. Comment ?

GASPARD. Tous deux, vous vous avancerez vers lui, la main dans la main, et je serai derrière vous, je vous bénirai, et je lui crierai : cela a été décidé au ciel et ce que Dieu a uni, l'homme ne doit pas le séparer.

AGNÈS. Père...

GASPARD. Tu n'as rien à craindre du Duc. Nous sommes à Augsbourg, en Westphalie, en pays libre... Allons, Mademoiselle ma fille, qu'en dites-vous ? Le promis est prêt, je l'espère, et le prêtre n'est pas loin. Es-tu d'accord ?

AGNÈS. Jamais ! Pour l'éternité, jamais.

GASPARD. Bon. Cela veut dire : pas aujourd'hui.

AGNÈS. Cela veut dire...

GASPARD, *l'interrompant*. Demain ! Demain !
(Théobald sort de derrière une armoire.)

THÉOBALD. Pourquoi, Maître ? Je préfère entendre cela dès aujourd'hui.

GASPARD, à Agnès. Tu vois ce que tu as fait, petite sottise ?

THÉOBALD. Ne la grondez pas, Maître. C'est ma faute. Je n'aurais pas dû vous suivre... Pas cette fois.

AGNÈS. Théobald, je suis désolée...

THÉOBALD. Je sais, Mademoiselle Agnès, je sais... Et je sais aussi que je... Mon Dieu, je n'ai même pas le droit de parler de malheur... Vous ne pouvez pas m'être destinée. Je n'ai qu'à vous regarder pour le comprendre. Maître..., permettez-moi de m'éloigner un peu. Dans un moment je serai là. Il ne vient pas beaucoup de clients à cette heure... (Il prend la main d'Agnès.) Agnès, je voudrais pouvoir céder à un autre mon amour pour vous, non pour délivrer mon cœur, ô Dieu non !... Ce serait le plus grand sacrifice que je pourrais vous faire, pour assurer votre bonheur... Mais ce bonheur, je vous le donnerais, j'en suis sûr, si ce qui... (Il met la main sur sa poitrine.) brûle ici emplissait une poitrine plus noble...

(Théobald sort. Gaspard regarde sa fille qu'il voit toute désemparée et murmure.)

GASPARD. Je le crois aussi.

AGNÈS. Ne m'en veuillez pas, mon père. Si j'avais pu me douter...

GASPARD. N'en parlons plus. Ce qui est fait est fait. Qui peut quelque chose contre les étoiles ?... Je tremble, Agnès, quand je pense à ton avenir car... (Il désigne un plat à barbe.) ...l'enseigne qui pend au-dessus de ma porte et une couronne ne feront jamais bon ménage ensemble.

AGNÈS. Tout à l'heure, vous ne m'avez pas laissée parler. Je n'épouserai ni Théobald, ni qui que ce soit.

GASPARD. Et pourquoi donc ?

AGNÈS. Parce que je n'en ai pas le droit.

GASPARD. Tu as donc déjà cet amour enraciné dans ton cœur ? Maudit tournoi !

AGNÈS. Mais... Je pourrai aller vers la Mère de toutes les Grâces... Je pourrai entrer au couvent.

GASPARD. En laissant ton Duc dehors ?

AGNÈS. Non !

GASPARD. Alors qu'irais-tu faire au couvent ?
(*Entre Törning.*)

TÖRRING. Bonjour, Maître. Bonjour, Mademoiselle. Ta main, mon bon vieux ! Hier soir, je me suis pris d'amitié pour vous. Belle Agnès, si le crâne de Törning n'avait pas toujours été trop dur pour les rimes de miel et les galanteries mélodieuses d'un Wolfram d'Eschenbach, il déverserait maintenant devant vous toutes ses acquisitions. Mais il n'a rien retenu, que les dodos dont le berçait sa nourrice. C'est pourquoi je ne trouve pas d'autre compliment que celui-ci : vous êtes digne de charmer un Duc !

GASPARD. En voilà déjà trop, monsieur le Comte.

TÖRRING. Allons donc ! Si la servante de bain qui séduisit l'Empereur Venceslas vous ressemblait, Mademoiselle, je pardonnerais à ce Souverain de s'être cru un instant seul au monde avec la jeune personne. Ce que je ne lui pardonne pas, c'est d'être allé trop loin et d'avoir commis l'erreur qu'une innocente a payée. Il aurait dû le prévoir. (*Il regarde Agnès bien en face.*) Pauvre Suzanne, jeune et belle enfant, tu as dû pâlir lorsque les cruels, les impitoyables Bohémiens te menèrent vers le bûcher, sur l'ordre de leurs évêques, comme s'il s'agissait d'une œuvre sainte ! Tu n'étais pas une sorcière, ou alors j'en ai une autre, en ce moment, en face de moi...

GASPARD. Et cela s'est produit au joyeux pays des violons !...

TÖRRING. Je serais étonné, s'ils ne l'avaient pas déjà mis en chansons. De tels sujets sont plaisants quand on est en veine de gaîté.

GASPARD. As-tu entendu, ma fille ?

AGNÈS. Oui.

GASPARD. Qu'en penses-tu ?

AGNÈS. Honte à l'Empereur qui a permis cela !

TÖRRING. Il était prisonnier dans une tour, la noblesse révoltée montait la garde devant sa porte, l'épée nue, et il ne savait pas qui frapperait le premier à cette porte, le libérateur, ou le bourreau.

AGNÈS. Alors, c'était le destin.

TÖRRING. Bernauer, j'ai un mot à vous dire.

GASPARD. Agnès, mon enfant, laisse-nous.

(*Agnès sort.*)

TÖRRING. Hé bien, mon vieux, avez-vous réfléchi à tout cela ?

GASPARD. Expliquez-vous.

TÖRRING. Je pense que le Duc s'est levé ce matin exactement dans l'état d'esprit où il était hier soir.

GASPARD. Huit heures ne sont jamais que huit heures.

TÖRRING. D'accord. C'est pourquoi il n'est pas trop tard pour nous entendre. Donc... (*Il prend un rasoir sur la table, comme pour plaisanter.*) En somme, voilà votre épée.

GASPARD. Si cela peut vous faire plaisir...

TÖRRING. La mienne est un peu plus longue... (*Il frappe son épée de la main.*) Que voulais-je dire ? Ah ! oui. Le Duc aime votre fille... Il l'aime... Si toutes les femmes mariées étaient aimées ainsi ce serait le paradis sur la terre...

GASPARD. Avant boire et après boire, le point de vue change et c'est tant mieux.

TÖRRING. Vous avez été marié, ou vous l'êtes encore,

et vous cherchez des excuses... Oui... oui, je peux vous l'assurer. Il brûle comme un feu de la Saint-Jean quand le vent souffle. Mais... (*Il prend un plat à barbe.*) Votre casque ?

GASPARD. A-t-on tant d'esprit en Bavière ?

TÖRRING. Mais non, mais non... Cela vous irait bien, voyez ! (*Il fait mine de coiffer Bernauer du plat à barbe.*) Vous devriez l'essayer... Je puis donc vous assurer que le duc, quand il la regarde, flambe à griller des châtaignes, mais pour ce qui est du mariage... (*Il prend une lancette.*) Cette chose-là, zig, zag, en long, en large, vous l'avez dans votre blason sans doute, à moins que ce ne soit un bras nu avec une veine jaillissante, comme à votre devanture.

GASPARD. Ni l'un ni l'autre, monsieur le Comte.

TÖRRING. Non ? Hé bien parlons carrément, puisqu'il le faut. Le duc est amoureux fou, c'est entendu... Mais la demande en mariage, c'était, vous l'avez dit vous-même, un enivrement..., peut-être même, le sais-je ?... de l'ivresse tout court.

GASPARD. Je suis satisfait de vous l'entendre dire. Mais ce message n'est pas pour moi seul. (*Il appelle.*) Agnès !

TÖRRING. Vous êtes satisfait ? Je ne m'étais pas trompé en vous tenant pour un homme raisonnable. Donnez-moi encore la main.

GASPARD, tenant la main derrière son dos. Vous m'avez déjà ennobli.

(*Agnès entre.*)

TÖRRING. N'est-ce pas ? Un bonheur modeste, mais assuré pour toujours... Entre nous... le Duc a de beaux biens dans l'héritage de sa mère.

GASPARD. Ecoute bien, mon enfant. (*A Törning.*) Alors ?

TÖRRING. C'est vous qui l'avez appelée... Continuez donc.

GASPARD. Bien. (*A Agnès.*) Le Duc reprend sa parole.

TÖRRING Hé non !

GASPARD. Il ne demande plus ta main. Il ne veut pas abuser... Ta main, il te la laisse. Le reste, ma foi, il le voudrait bien, je ne sais pas si c'est pour toujours, ou seulement pour quelque temps. (*Agnès, le visage soudain fermé, se laisse tomber sur une chaise sans répondre. Gaspard la désigne à Törning.*) Vous avez sa réponse. Et voici la mienne. D'abord... (*Les mains jointes.*) Je te remercie, Père Céleste, pour m'avoir donné cela. Tu peux m'envoyer maintenant toute la souffrance que tu voudras, elle ne frappera pas plus fort en moi que n'a frappé ce bonheur, avec son terrible double visage... (*A Törning.*) Je vous ai écouté tranquillement, votre message m'emplissait de joie, car ma fille ne pouvait consentir à rien de honteux, je le savais. Ainsi votre proposition l'a faite une nouvelle fois mienne, car sinon elle aurait été perdue pour moi. Maintenant, réglons nos comptes. Vous m'avez plaisanté au sujet de mon épée. Sachez que nous autres, simples bourgeois de l'Empire, nous en avons une. Elle reste le plus souvent accrochée derrière notre cheminée. Mais il nous arrive d'aller l'y chercher et avec la mienne, en quelques occasions, j'ai caressé des échines, qui n'étaient pas, vous pouvez m'en croire, monsieur le Comte, très différentes de la vôtre.

TÖRRING. Bernauer !

AGNÈS, venant se placer près de son père. Bien parlé, père.

GASPARD. Vous avez sur nous un avantage : un casque superbement emplumé. Moi, et mes pareils, qui ne faisons pas de tournois, lorsqu'il s'agit de

défendre nos biens, nous ne coiffons qu'un casque sans plumes. Mais parfois, les meilleures lames se transforment en scies meilleures encore, en venant s'y ébrécher. Quant à notre blason, vous devez l'avoir vu déjà quelquefois, de bon matin, suspendu à des poternes de châteaux. Il se fait respecter même de l'Empereur et de l'Empire. C'est la corde et le poignard sur fond rouge.

TÖRRING. L'emblème de la Sainte Vehme !

GASPARD. Vous la connaissez ? Les jeunes filles aussi sont sous sa protection et dans ces temps malheureux où la justice cherche son chemin sous terre, comme une taupe, la Vehme, elle, est toujours là au moment qu'il faut.

AGNÈS. Mon père, je puis me défendre seule. Ce qui m'est arrivé hier soir m'a ravi la parole et la raison. Ce qui m'arrive aujourd'hui me rend l'une et l'autre. La demande qui m'a été faite hier, je ne l'aurais pas crue possible. Mais, par Dieu, celle qui m'est faite aujourd'hui, bien moins encore. (A Törting.) Dites-le de ma part à votre Duc !

GASPARD. Le voici en personne...

(Entre Albert.)

ALBERT. Oui, le voici. (A Agnès.) Était-il attendu ? (Agnès se détourne.) Agnès, si sur ma route, alors que je venais vers toi, un char de feu était descendu du ciel, quand même chaque clou de ses roues aurait été fait d'une étoile, je n'y serais pas monté... Et toi...

AGNÈS. Monseigneur, hier, je ne me sentais pas le courage de vous regarder... Aujourd'hui c'est à vous, me semble-t-il, que ce courage devrait manquer.

ALBERT. Que t'ai-je donc fait ?

AGNÈS. Rien ! Ainsi ce ne serait rien ? Mon gracieux Seigneur, quand vous mettriez sur ma tête une couronne, vous n'avez pas assez d'honneur à m'offrir pour effacer cette honte.

ALBERT. Cette honte ?

AGNÈS. N'en est-ce pas une, celle qui, infligée à une jeune fille, mettrait l'épée aux mains de tous ses parents, jusqu'à la dixième génération, et les dresserait contre vous ? Moi aussi, je suis sortie des mains de Dieu.

ALBERT. Törting ! Et qu'est-ce que cela veut dire ?

AGNÈS. Moi aussi, je suis sortie des mains de Dieu, moi aussi il peut m'élever si telle est sa Sainte Volonté, vous aussi il peut vous abaisser, car tout sur la terre n'est là que pour nous éprouver à ses yeux, et le haut et le bas peuvent être changés l'un pour l'autre, si l'épreuve ne le satisfait pas. Mon gracieux Seigneur, ne faites jamais à personne le mal que vous m'avez fait. Je ne l'attendais pas de vous et il m'est doublement amer. (A son père.) Mon père, maintenant, le couvent ! En en franchissant la porte, je n'emporterai rien du monde, qu'une éternelle horreur.

ALBERT. Jeune fille, hier je t'ai demandée en mariage, aujourd'hui je viens chercher ta réponse, tandis que mes amis sont en train de s'enquérir d'un prêtre qui nous unira. Est-ce là la honte ?

TÖRRING. Le Duc a tout ignoré de ma démarche. Sur ma parole de chevalier, j'ai agi de moi-même. Je croyais... Hé bien, l'erreur est chose humaine.

ALBERT. Tu l'as insultée ! Tu as insulté ma fiancée !... Tu vas donc... (Il veut dégainer.)

TÖRRING, va à Agnès, s'incline et lui baise chevaleresquement la main. Vous savez que je ne suis pas un lâche, mais ce serait péché de diminuer le nombre de ses amis, et maintenant que je la connais, je suis devenu son ami prêt à la servir jusqu'à mon dernier souffle, et vous pouvez me croire comme si la mort me tenait déjà par la main.

(A Agnès.) Ces paroles sont celles d'un gentilhomme de Bavière, non des moindres, et appelez-moi un homme sans honneur, si jamais il vous arrive quelque malheur qu'il ait été en mon pouvoir d'empêcher. (A Albert.) Vous, Monseigneur, ne m'en veuillez pas d'avoir soulevé brutalement le voile et d'avoir pu la regarder telle qu'elle est, car cela en valait la peine, pour vous comme pour moi. (Il recule.)

ALBERT. C'est à elle de pardonner, non à moi. Suivez-moi. Quand elle verra comme je la venge, elle saura combien je l'aime.

AGNÈS. Pour l'amour de Dieu, Monseigneur... L'affront n'était mortel que s'il venait de vous. Maintenant... maintenant... Père... (Elle défaille)

GASPARD. Elle regrette les mots qu'elle a prononcés, mon Gracieux Seigneur. Elle voudrait ne les avoir jamais dits. Voyez. Elle étouffe...

ALBERT. Quand on m'offrirait l'univers, je ne voudrais pas ne les avoir pas entendus ! Bonhomme, souviens-toi du vieux conte : deux enfants ont été échangés, la fille de l'Empereur a été mise chez toi dans un berceau et l'Empereur élève la tienne ! Agnès, quand tu étais enfant et que tu pleurais en écoutant cette histoire, tu ne le savais pas, mais c'était sur toi-même que tu pleurais. Tu sais maintenant qui tu es ; elle te le dit, cette noble ardeur qui brille dans tes yeux et met son feu sur tes joues. Il ne te vient même plus à l'esprit que jusqu'à cette minute tu n'allais pas vêtue de pourpre et tu ne buvais pas dans un gobelet d'or. Hé bien viens donc, viens vers moi avant que cette mémoire te soit rendue.

(Agnès avance vers lui.)

GASPARD, épouvanté. Agnès !

AGNÈS. Père, ne parlez pas de danger ! Ne me rappelez pas que ce que je vais faire, je pourrais le payer de la mort..., parce que...

ALBERT, tendant les bras. Parce que... ?

AGNÈS. Parce que même alors, je le ferais...

ALBERT, l'enfermant dans ses bras. Agnès !

AGNÈS. Mais j'ai aussi le courage de vous le rappeler...

Vous êtes Prince de Bavière...

ALBERT. Je puis donc faire ce que je veux.

AGNÈS. Vous avez un père.

ALBERT. Je suis son fils, non son valet.

AGNÈS. Vous avez un peuple.

ALBERT. S'il se révoltait contre moi, je lui enverrais ton image au lieu d'une armée.

AGNÈS. Votre père va vous maudire.

ALBERT. Dieu nous bénira.

AGNÈS. S'il tire l'épée ?

ALBERT. Il m'autorisera à tirer la mienne.

AGNÈS. S'il en était ainsi, pourrions-nous... pourriez-vous être heureux ?

ALBERT. Plus heureuse mille fois que si je devais renoncer à toi. Ce sera le combat, où j'ai une chance de vaincre. Sinon ce serait la mort, la mort sans blessure et sans honneur, la lâche mort que je me donnerais en m'étouffant de ma propre main. Jeune fille, je connais maintenant ton cœur. Qu'il batte contre le mien ? (Elle revient dans ses bras.) Toi, tu viens de faire tout ce qui était en ton pouvoir. Le reste est mon affaire. Ne tremble pas. De quelle force Dieu aurait-il animé le monde, sinon de celle qui m'attire vers toi et t'attire vers moi ?

(Entrent Nothaft et Frauenhoven.)

ALBERT, s'adressant à eux. Tout est-il prêt ?

FRAUENHOVEN. Nous avons trouvé un prêtre qui est prêt à servir le jeune duc contre le vieux...

NOTHAFT. A la seule condition que le mariage reste secret aussi longtemps que possible.

ALBERT. Qu'en dis-tu, Agnès ?

AGNÈS. Tant que Dieu sera seul à savoir, nous n'aurons rien à craindre des menaces que je pressens.

ALBERT. Alors, où et quand ?

FRAUENHOVEN. Ce soir, à dix heures, dans la chapelle de Sainte Marie-Madeleine. Il nous faudra tous nous couvrir de cagoules comme pour un office funèbre.

ALBERT. Bien ! Et demain en route pour Vohbourg. Agnès, c'est un château rouge au bord du vert Danube, avec lequel ma mère — puisse-t-elle reposer dans la joie éternelle — récompensa ma première victoire. Là-bas, tu riras en te souvenant de tes frayeurs de ce matin. Un ciel toujours bleu te baignera dans sa lumière. Il y a plus d'aluettes qu'ailleurs de moineaux et tout arbre a son

rossignol... Je te donne cette joyeuse volière en apanage, et si tu veux me remercier pour ce don que tu ne connais pas encore, dis-moi « tu » pour la première fois.

AGNÈS. Je t'aime.

ALBERT. Tu pleures en le disant ?

AGNÈS. Je pleure encore de la douleur que j'ai ressentie non pour moi, mais pour vous... pour toi... Maintenant la plus brillante des étoiles peut s'éteindre. J'ai déjà reçu plus que je n'avais le droit d'attendre de la vie.

GASPARD. Ils devront abandonner leur père et leur mère et s'attacher l'un à l'autre à jamais. Mon enfant, il me faut te bénir, car tu suis la loi de Dieu. Qu'il soit donc avec toi ! (*Il lui impose les mains sur la tête.*)

ALBERT. A moi aussi !

GASPARD. Craignez-vous, sans cela, d'être oublié de lui ? (*Il lui impose les mains.*)

RIDEAU

acte 3

premier tableau

Dans le cabinet du duc Ernest. Pièce sévère et somptueuse, aux murs ornés de portraits des ducs de Bavière et de cartes.

Au lever du rideau, le duc Ernest est debout, considérant les cartes de la Bavière, celle d'autrefois et celle d'aujourd'hui.

Entre le chancelier Preising.

LE DUC ERNEST. Preising, je ne puis les quitter des yeux. La Bavière d'autrefois, et la Bavière d'aujourd'hui. La pleine lune, et auprès d'elle son dernier quartier. Si seulement il y avait entre elles un ou deux siècles ! Mais bien des hommes, encore en vie, ont connu le temps où le Tyrol, le Brandebourg et la grasse Hollande étaient nôtres et ils n'ont pas oublié les folies qui nous les ont fait perdre. (*Il va vers les portraits.*) Par votre faute ! Quand vous auriez été à la veille du Jugement Dernier, vous n'aviez pas le droit ! Et pourtant vous aviez près de vous le sage exemple de l'Autriche ! Rodolphe de Habsbourg, en tournant et en tournant de ses doigts sur l'argile un grain de sable en aurait fait un monde, et vous, vous avez fait d'un monde un grain de sable. (*Il passe au suivant.*) Empereur Louis, valeureux guerrier, toi qui as su vaincre tous tes ennemis, sauf le dernier, celui qui ne portait point de nom et n'avait point de visage, pourquoi jettes-tu sur ton petit-fils un regard si sombre ? Je te comprends, tu as raison. Récriminer est le lot des femmes. Celui des hommes, de se mettre à l'ouvrage ? Hé bien, je suis à l'ouvrage. S'il y a pour nous une rencontre dans un autre monde,

j'espère que tu me tendras la main, car j'aurai tout fait pour rapiécer le manteau des Princes-Électeurs de Bavière, morceau après morceau. Une besogne que tu m'aurais épargnée, si le poison n'avait pas été mêlé, pour t'en empêcher, à ton pain et à ton vin. Et tes fils. — Ils sont morts.

PREISING. Monseigneur...

LE DUC. *toujours pour lui-même.* Ils sont morts. Personne ne peut savoir s'il ne devra pas abandonner la tâche avant même que vienne la fatigue. La Duchesse, ma douce Elizabeth, croyait avoir devant elle de longues années de vie, et la voilà qui repose à jamais. Preising, tout naît de la poussière et retourne à la poussière. J'ai décidé qu'à partir de demain, nous commencerions chaque jour le travail une heure plus tôt.

PREISING. Bien, Monseigneur.

LE DUC. Que m'apportez-vous aujourd'hui ?

PREISING. D'abord, des plaintes contre les Juifs. Ils pratiquent l'usure avec de plus en plus d'impudence.

LE DUC. On n'a qu'à se passer d'eux. Si on n'emprunte pas à un Juif, on ne sera pas ruiné par lui, même s'il prête à cinquante pour cent.

PREISING. Si j'attire votre attention là-dessus, Monseigneur, c'est dans l'intérêt même des Juifs. A Nuremberg, on a commencé à les assommer comme des chiens, et d'autres villes vont suivre ce mauvais exemple.

LE DUC. C'est à mes Juifs de se conduire de manière à ne pas mériter d'être assommés. Je ne veux pas me mêler de ces histoires. Demandez à mon frère de s'en occuper s'il le veut.

PREISING. Ce serait bien la première fois que le Duc Guillaume voudrait autre chose que vous.

LE DUC. Raison de plus pour lui demander toujours son avis. Ensuite ?

PREISING. Dans l'affaire du Chapeau électoral, la Cour de Prague s'est enfin prononcée...

LE DUC. Laissons cela. L'Empereur Rodolphe a, par son double jeu, à ce point compliqué cette affaire que seule l'épée pourrait la dénouer, et je ne puis tirer l'épée tant que je n'aurai pas l'accord de Munich, d'Ingolstadt et de Landshut. Or, j'ai très